

MARTINE SPARK AUSTIN

LE PLUS COURT
CHEMIN VERS HIER

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

Chapitre 1

Le berceau provençal

Je me souviens de ce soir-là, où les ultimes lueurs mordorées et pourpres d'un soleil d'été proche de l'équinoxe de septembre, offraient à qui voulait les contempler, les ambres et les lous de ses humbles salutations. Rien en cet instant d'évasion, ne présageait alors, combien contempler un tel tableau mouvant et cuivré allait soudain, un jour me manquer.

Je me rêvais plus que jamais, ailleurs, clandestine de ma propre histoire, étrangère à mon propre passé pour mieux sans doute, m'accorder la liberté d'être. D'être, non pas un être exceptionnel, mais juste un nouvel être, telle une petite feuille quadrillée sur laquelle on oserait coucher un quelconque récit. Celui d'une simple vie. Ainsi, humblement, je désirais que ma vie se referme ordinairement un jour, juste comme on froisse un ordinaire papier recyclé. Sans remords ni regret. Plus que jamais, et avant de refermer le livre de mon existence, j'avais besoin d'un ultime chapitre, sûrement salvateur, pour réécrire mes espoirs et gommer mes erreurs. Comme si, en cet instant singulier, la nécessité absolue était alors de poncer la conscience de mes choix les moins judicieux voire aujourd'hui les plus cruels car ils sont ceux qui nourrissent l'aigreur abrasive de mes

ratés et alimentent sans cesse le feu de la torturante culpabilité. J'aurais aimé être parfaite, humaine. Peut-être ai-je été tout naturellement et fondamentalement humaine pour créer l'imperfection ? Est-ce que cette notion doit suffire et cimenter sa légitimité à être et à se pardonner ? Je ne le pense pas.

Mon nom est Élise Sainte-Claire. Je suis née, bercée par le printemps dans une modeste clinique de la cité des Papes, non loin des effluves de lavande et des abricots luxuriants. J'imagine parfois avec nostalgie que ma naissance fut encensée par le chant des cigales et des clochers, louée par la douceur du soleil comme du miel et chantée par la mélodie du vent dans les vergers et les oliviers. En fait, ma naissance fut certainement aussi rythmée par le titre *Love over gold* à travers lequel, romantiques comme mystiques, trouvaient en harmonie et au diapason, leur dose de sensualité comme de symbolique.

Après une enfance paisible à l'ombre de cléments parents, des lauriers-roses et du patio ombragé de la propriété familiale, j'ai appris les rudiments de la vie et des relations humaines à dose presque homéopatique, loin des contraintes stériles et de toute forme de maltraitance. Et ce, jusqu'à ce qu'une soudaine poussée sûrement hormonale ou pulsionnelle, dans un leurre d'être une femme déjà aboutie, neutralise ma raison, mon esprit critique comme ma sagesse et me propulse soudain à quitter le berceau de mon enfance pour les bras sensuels et désirables de mon amoureux parisien.

Je souffrais dès lors, au grand dam de mes parents, eux-mêmes amnésiques sur le sujet, d'une forme de dégénérescence précoce et génétiquement commune à tous : l'état amoureux. J'ai alors, dans un élan d'arrogance et certainement de sombre ingratitude, mis mes souvenirs et mes priorités d'enfance comme mes ambitions d'études longues dans mon sac à dos imaginaire. Puis, un après-midi, exaltée et éperdument amoureuse, mon système endocrinien bouillonnant et moi-même, nous sommes partis.

Raisonnement et amour sont antinomistes voire antagonistes, on le sait parfaitement, mais tout le monde s'y soumet. Pourquoi donc ? Quitte à mettre en garde les consommateurs de psychotropes et d'antihistaminiques avant l'utilisation d'engin ou prise de décision cruciale, il conviendrait de faire une même campagne de prévention pour les amoureux. En effet, l'amour est aussi addictogène, parfois toxique et fantasmatique qu'une drogue dure. Il éloigne tout autant, de tout discernement sensé dans un leurre d'audace et d'exaltation raisonnée comme réellement légitime.

Quelques mois plus tard, la féminité vibrante et exacerbée par les murmures de l'homme que j'admirais sans discernement, mes propres fantasmes et un savant cocktail hormonal ont eu tous raison de ma tendance carriériste pour m'envisager mère.

Réel désir de création ou rite de passage sociétal, un an plus tard, arrondie dans une douce euphorie,

je délaissais mon attirail d'élégante pigiste à la longue chevelure brune pour le trousseau pastel de maternité et les leggings informes.

Peu à peu, j'imaginai combien remplacer le clapotis du clavier et ma frénésie rédactionnelle par les berceuses, le bruit du chauffe-biberon et ma soif d'accomplissement personnel allaient rythmer harmonieusement mes journées.

Je m'étais lassée assez vite de la chasse aux scoops, aux faits divers, comme des journées à arpenter la ville ou à assister à des audiences au tribunal, traquant l'histoire la plus « commentable » et rentable. Ma fonction exigeait alors, de prendre du recul sur la détresse et les souvenirs anxiogènes voire traumatiques de ces personnes pour qui, en ce lieu austère, la vie se découd, se déchire, se dissout au rythme de la colère, de la honte, de la peur et de la culpabilité devant témoins, quidams, avocats et magistrats. Compatissante ou révoltée en filigrane, j'avais, avant tout, un devoir d'information. Ainsi, ces histoires de vie me servaient de base comme de matière première, pour dresser le portrait affûté d'un fait de société et de mes contemporains.

Parfois je m'amusais ironiquement à penser qu'au-delà de l'information, j'allais faire débattre Monsieur Testostérone qui, séducteur transpirant, joue du marteau-piqueur pour mieux marteler combien sa puissance musculaire est encore prévalente.

Raisonner la sophistiquée secrétaire de moins de cinquante ans, touillant nonchalamment son « Earl Grey » comme sa jupe crayon, talons vernis vissés sur la moquette isolante d'un cosu couloir.

Faire papoter la rousse coiffeuse un peu kitch qui se dandine comme sur un podium ; son public sous les casques séchant au salon Meige Hair.

Alimenter les conversations passionnées du troisième âge au marché devant les cages de poules qui, à hauteur de cabas écossais, de bottines fourrées et de bas de contention, s'égosillent et caquettent aussi fort que Madame Saittout.

Générer un sujet de discussion au club de bridge de la somnolente et aigrie, Madame Placard, dans la maison de retraite qui en retrait, croasse plus qu'elle n'articule, sauf pour son chat.

Apaiser l'avidité compulsive pour les ragots de Madame Parfait qui, coincée derrière sa hotte, son tablier fleuri et sa blanquette dominicale, soupire de ne pas avoir eu le temps d'aller au marché pour glaner autant de croustillant que dans une feuille de brick.

Informers Monsieur Tout-le-Monde, perché en coq sur son tabouret de bois devant un petit café matinal sur le comptoir, qui syndicaliste dans l'âme depuis

toujours, ergots et préavis de grève aiguisés, grogne et vibre intérieurement aussi fort que le fumant percolateur.

Et enfin, donner matière à Monsieur Mytho, pour jouer de son instrument préféré, le pipeau et s'inventer après une énième crise d'hypocondrie et d'envies malsaines, comme une énième rocambolesque symphonie faite d'agents espions et de pratiques SM totalement chimériques.

Ainsi, je traduais la vie, décodais les propos de cette fabuleuse chorale ou cacophonie, tout comme parfois je digérais les souillures des contemporains, pour les rendre plus compréhensibles et participer à ma façon à l'harmonie de la vie locale. J'aimais souvent observer le voisinage s'organiser dans sa diversité comme dans sa spécificité. Ces protagonistes et leurs caricatures m'amusaient autant qu'ils m'interpellaient parfois. De temps en temps, je jouais les infiltrés, me baladant dans ma douce existence et les relations humaines, comme une sale gosse trimbalant insolemment ses godasses vernies toutes neuves. Je tournais notamment en dérision ma petite expérience de primipare, soulignant les petites aberrations et ses ironies. D'ailleurs jusqu'au terme de primipare, je poussais la malice jusqu'à l'autodérision, me questionnant parfois sur la résonance de ce mot qui ne pouvait être quelque part, qu'une contraction ancestrale entendue et aujourd'hui triviale, de primate et ovipare.